

Roger de Coninck, quintessence d'un langage

Peintre de la mer à l'orée du XXI^e siècle, il transcende tout un héritage en termes de lumière et de dépouillement.

DANIÈLE GILLEMONT

Le marché de l'art est chose aléatoire. On ne peut compter ni sur ses envolées ni sur ses frilosités pour se faire une idée de la valeur intrinsèque d'une œuvre, hormis quelques très grandes peintures... De la même façon, un artiste comme de Coninck, qui après une carrière féconde commentée et reconnue à Paris dans la deuxième moitié du XX^e siècle disparaît des radars pour réapparaître un certain temps après, est affaire délicate et imprévisible. Il faut voir si l'œuvre « oubliée » mais présente dans de nombreuses collections résiste à la succession et à l'exploitation des modes, si elle est universelle, intemporelle donc... actuelle.

La peinture de Roger de Coninck (1926-2002), originaire du Brabant flamand puis établi à Paris, obéit incontestablement à tous ces critères. C'est donc avec plaisir qu'on la voit se refaire une nouvelle et légitime jeunesse aux cimaises de la galerie louviéroise, grâce à l'appui notamment de la sœur du peintre, Danièle de Coninck, qui a gardé dans ses murs beaucoup des œuvres fraternelles.

On a beau aujourd'hui ne plus ignorer grand-chose de la patte flamande moderniste, façon Permeke et consorts, de l'expressionnisme en vogue dans la première moitié du XX^e, jamais tout à fait éteint, du fauvisme brabançon... bref, de tout ce qui fait l'essence et la valeur d'une certaine peinture belge, on est comme aux premiers jours face à ces tableaux. Alertement brossés, ce sont des paysages silencieux de la mer du Nord, peu ou pas peuplés, où parlent d'une seule voix ample et puissante, l'air, le vent, la plage avec ses cabines, les ports avec leurs quais, leurs villages.

Une facture dépouillée, géométrisée

Thématique intemporelle, elle est portée par un langage pictural d'abord riche en matière et légèrement bousculé par l'emprise de l'informel (*Nieuport à marée*



basse, 1952) puis, au fur et à mesure que le temps passe, promptement enlevée en plans puissants, contrastés, géométrisés, presque graphiques (*Cabines à Nieuport*, 2001). Un dépouillement, presque une austérité, qui laisse chanter les couleurs, une gamme de blonds, de gris bleutés, de bruns et de noirs jamais froids, lumineux au contraire.

L'exposition met l'accent sur la côte belge où le peintre revenait régulièrement, avec une préférence pour Nieuport où la villa familiale « L'Hermitage » fut lieu de rencontre de nombreux artistes et amis, Alechinsky, Delvaux, Dotremont, Michel Olyff... Mais de Coninck, qui a surtout vécu en France et s'est fait dans les années 50 avec l'appui, jusqu'à la fin, d'une galerie parisienne, a aussi laissé des paysages de Provence et d'Espagne, de beaux portraits silencieux et intimistes, des intérieurs où, avec une grande économie de moyens et un lyrisme contrôlé, il fait parler les murs, un escalier, une embrasure de porte ou de fenêtre, un coin d'atelier, un miroir, des objets alignés en nature morte.

Curieusement, on pense alors à Spilliaert, celui des débuts, au mystère d'objets inanimés dans une certaine pénombre, qui ont incontestablement une âme... Eloquente, l'œuvre réalise une synthèse des apports spécifiques de l'art belge du XX^e siècle avec un langage « maritime » abrupt qui, à l'approche du XXI^e, semble avoir tout assimilé d'Ensor, Brusselmans, Paul Maas, Wolvens, Vanderlick... et transcendé cet héritage en une écriture sobre à l'extrême, essentielle.

L'écriture sobre à l'extrême de Roger de Coninck.

© DR.

Roger de Coninck. Voyage d'une vie

26 rue Kéramis, 7100 La Louvière, jusqu'au 15 juillet, www.galerienardone.be